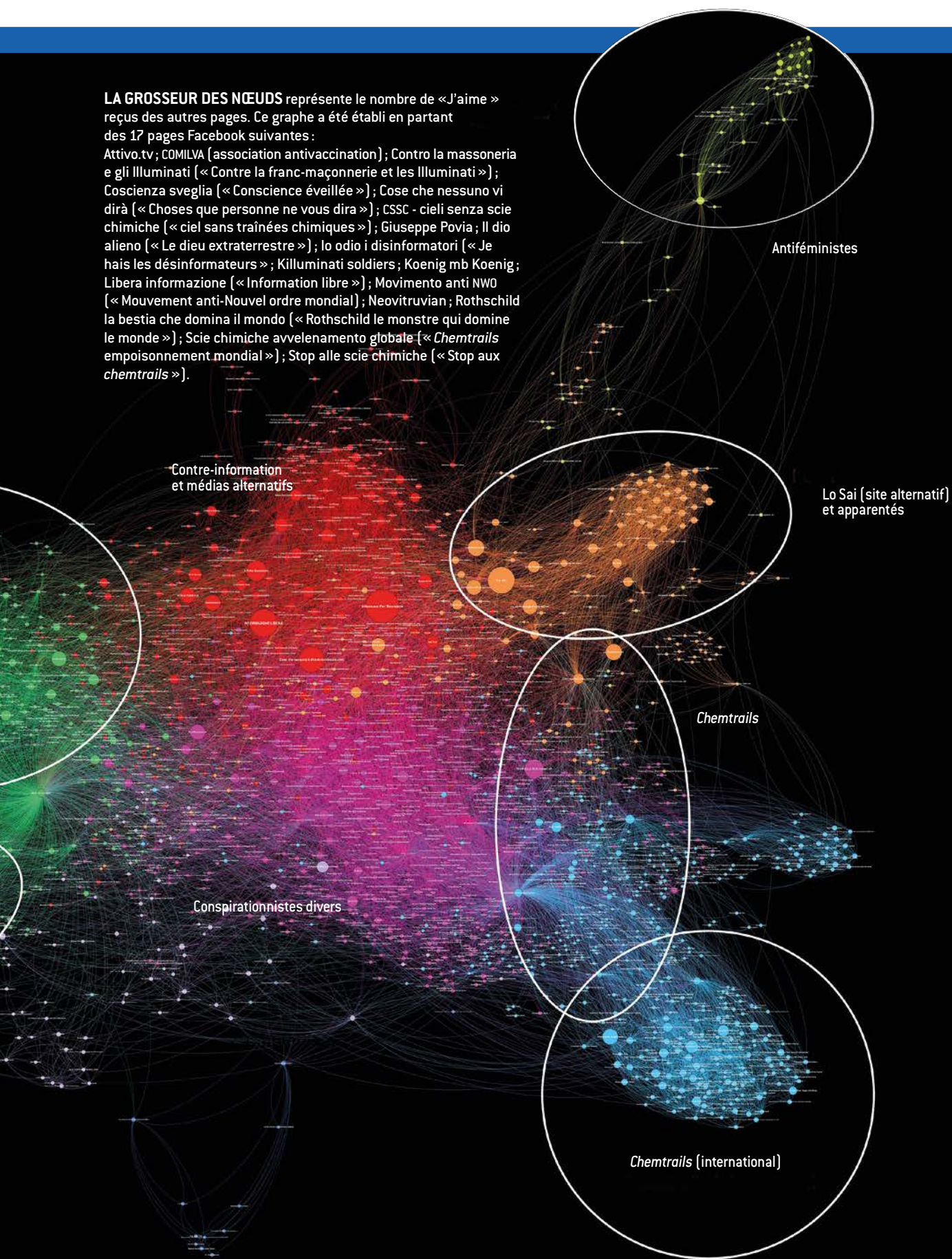
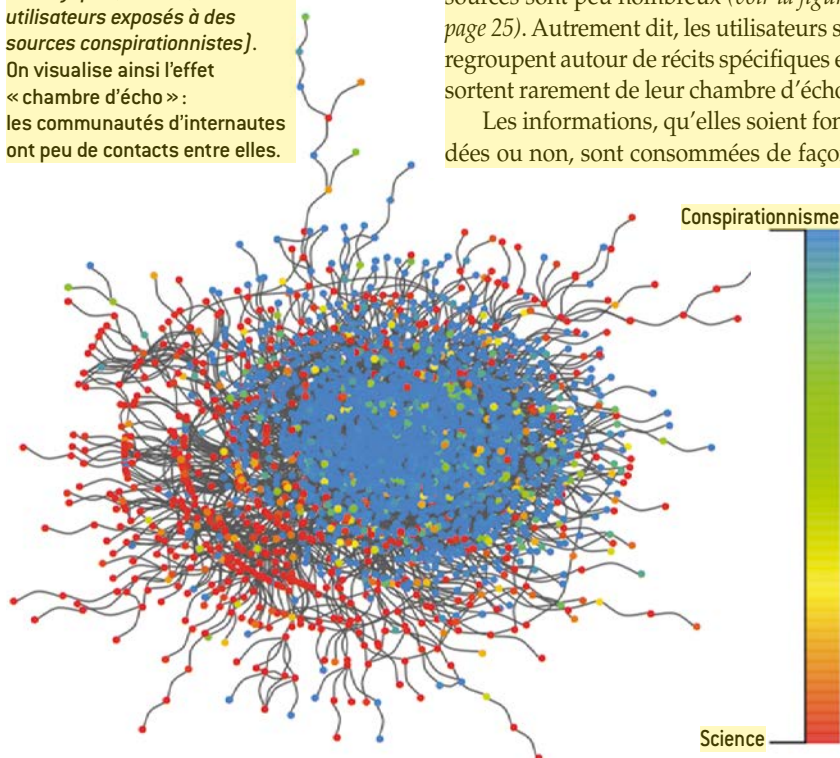


LA GROSSEUR DES NŒUDS représente le nombre de « J'aime » reçus des autres pages. Ce graphe a été établi en partant des 17 pages Facebook suivantes :

Attivo.tv; COMILVA (association antivaccination); Contro la massoneria e gli Illuminati (« Contre la franc-maçonnerie et les Illuminati »); Coscienza sveglia (« Conscience éveillée »); Cose che nessuno vi dirà (« Choses que personne ne vous dira »); CSSC - cieli senza scie chimiche (« ciel sans traînées chimiques »); Giuseppe Povia; Il dio alieno (« Le dieu extraterrestre »); Io odio i disinformatori (« Je hais les désinformateurs »); Killuminati soldiers; Koenig mb Koenig; Libera informazione (« Information libre »); Movimento anti NWO (« Mouvement anti-Nouvel ordre mondial »); Neovitruvian; Rothschild la bestia che domina il mondo (« Rothschild le monstre qui domine le monde »); Scie chimiche avvelenamento globale (« Chemtrails empoisonnement mondial »); Stop alle scie chimiche (« Stop aux chemtrails »).



LES INTERNAUTES qui suivent habituellement les sources d'informations scientifiques ont relativement peu de liens d'« amitié » [au sens de Facebook] avec ceux qui suivent les sources conspirationnistes, comme le montre ce réseau de liens d'amitié reconstitué par l'auteur et ses collègues (*en rouge, les utilisateurs plutôt exposés à des sources scientifiques, en bleu, les utilisateurs exposés à des sources conspirationnistes*). On visualise ainsi l'effet « chambre d'écho » : les communautés d'internautes ont peu de contacts entre elles.



le monde. Tout comme jadis, à l'aube de l'humanité, on attribuait aux tempêtes une origine divine, les conspirationnistes font aujourd'hui de même devant la complexité des phénomènes qui les chagrinent et dont ils cherchent une explication simple.

Mais revenons à notre étude comparative des deux types d'internautes. Il nous fallait d'abord déterminer un ensemble des pages Facebook à explorer. Pour ce faire, nous avons interagi avec les différents groupes qui, sur Internet, s'efforcent de lutter contre les fausses informations en fournissant des arguments et des connaissances scientifiquement fondés. Nous avons ainsi abouti à un ensemble de 73 pages Facebook, dont 39 conspirationnistes et 34 scientifiques. Notre analyse a ainsi porté sur un total de 1,2 million d'utilisateurs italiens de Facebook sur une période de cinq ans, entre 2010 et 2014.

Des amas d'internautes polarisés

Que montrent les résultats ? Sur le Facebook italien, les utilisateurs qui suivent les sources d'informations complotistes sont trois fois plus nombreux que ceux qui suivent des sources d'informations scientifiques. De plus, les deux populations sont très polarisées : parmi les internautes concernés par l'étude, ceux qui suivent les deux types de sources sont peu nombreux (*voir la figure page 25*). Autrement dit, les utilisateurs se regroupent autour de récits spécifiques et sortent rarement de leur chambre d'écho.

Les informations, qu'elles soient fondées ou non, sont consommées de façon

similaire, mais mutuellement exclusive. Cette caractéristique de l'interaction sociale sur Facebook semble avoir un rôle déterminant dans la diffusion des fausses rumeurs. En examinant 4 709 informations visant à imiter parodiquement ou sarcastiquement les théories du complot et ayant un caractère manifestement absurde (Viagra dans les *chentails*, par exemple), nous avons constaté que ceux qui interagissent avec ces contenus (par un « J'aime » ou par un commentaire) sont, à 80 % environ, des utilisateurs d'informations conspirationnistes.

Autre constatation intéressante : les utilisateurs principalement centrés sur les informations complotistes ont tendance à diffuser davantage, par le partage avec leurs amis, ces informations (en comparaison avec l'autre population d'utilisateurs et leurs informations de nature scientifique).

À ce stade, nous nous sommes demandé si cette forte polarisation des utilisateurs, entre ceux qui suivent les sources conspirationnistes et ceux qui suivent les sources scientifiques, se reflète aussi dans les « amitiés » virtuelles.

En étudiant de plus près ces deux chambres d'écho, nous avons reconstitué les réseaux sociaux des deux groupes et avons découvert une régularité statistique surprenante : à mesure que le nombre de « J'aime » augmente sur un type de récit spécifique, la probabilité d'avoir un réseau social virtuel composé uniquement d'« amis » ayant le même profil augmente aussi, de façon proportionnelle. Autrement dit, plus un internaute polarisé est actif, plus ses amis Facebook ont le même profil.

Cette division des réseaux sociaux en groupes homogènes selon le type de contenu consommé aide ainsi à comprendre la viralité des phénomènes constatés sur la Toile. Chaque groupe a tendance à exclure tout ce qui n'est pas en cohérence avec sa vision du monde. Il s'agit ainsi d'une structure collective qui amplifie la sélection des contenus par le biais de confirmation à l'œuvre à l'échelle de chaque individu.

Après avoir fait ces observations, nous avons poursuivi nos travaux en examinant les effets des campagnes de désintoxication visant à corriger la diffusion des fausses informations sur les médias sociaux. Nous avons ainsi comparé, parmi les utilisateurs généralement exposés à des sources conspirationnistes, ceux qui ont été exposés à des posts de démystification avec ceux qui ne

l'ont pas été. Nous avons notamment mesuré la persistance, c'est-à-dire la probabilité de continuer à accorder des «J'aime» à un type de contenu spécifique dans le temps, pour les utilisateurs exposés ou pas à des campagnes de décodage des fausses informations.

Or les résultats ont montré que pour les utilisateurs exposés à la démystification, la probabilité de continuer à interagir avec des informations conspirationnistes est d'environ 30 % plus élevée que pour les autres ! Autrement dit, essayer de convaincre un fervent défenseur de la théorie des *chemtrails* que ces derniers n'existent pas renforce ses croyances, ce qui se traduit par une plus grande interaction avec les sources d'informations de type théorie du complot.

Par ailleurs, pour vérifier qu'il n'y ait pas de particularités dues au contexte italien, nous avons réalisé une analyse similaire concernant le Facebook américain. Nous avons trouvé essentiellement les mêmes tendances.

Des discussions qui dégénèrent

Un autre résultat intéressant à signaler a été obtenu en examinant nos données au moyen d'algorithmes qui, moyennant un certain entraînement de ces derniers, sont en mesure de fournir avec une bonne approximation le sentiment exprimé par les utilisateurs dans les commentaires des *posts*. Or nous avons trouvé que plus la discussion entre les internautes est longue, plus on se dirige vers un sentiment négatif.

Cela vaut tant pour les informations conspirationnistes que pour les informations scientifiques, même si les internautes conspirationnistes ont tendance à être plus négatifs. Dans tous les cas, une discussion prolongée sur un *post* semble produire une dégénérescence négative.

Les dynamiques sociales qui émergent de nos études mettent clairement en évidence les problématiques relatives à la formation et à la propagation massive, sur les réseaux sociaux d'Internet, de récits potentiellement erronés.

La sélection des contenus par l'internaute s'effectue sous l'influence du

Tenter de convaincre un conspirationniste produit l'effet inverse de celui recherché

biais de confirmation, ce qui conduit à la formation de groupes relativement homogènes de personnes qui s'intéressent aux mêmes thèmes et aux mêmes récits.

Parallèlement au renforcement de cette focalisation, les membres de chaque groupe tendent à ignorer tout ce qui ne conforte pas leurs préjugés. Et quand discussion il y a avec des personnes ayant une opinion différente, elle dégénère dans la plupart des cas, ce qui encourage la polarisation.

Étant donné ce contexte, il devient très difficile d'informer correctement, et arrêter la propagation d'une nouvelle infondée ou fausse, telle que le canular italien relatif au sénateur imaginaire

Cirenga (voir la figure page 23), devient impossible.

Le problème de la désinformation sur les réseaux sociaux est devenu si prégnant que les opérateurs de ces réseaux sont maintenant souvent accusés de ne pas prendre leurs responsabilités et sont incités à réagir de façon à limiter la propagation des fausses rumeurs et théories. Mais comment ? La question est complexe et les réponses ne font pas encore consensus (voir l'entretien avec *Gérald Bronner*, pages 30 à 32).

Une partie des solutions pourrait être d'adapter les algorithmes qui gèrent les réseaux sociaux. Par exemple, Facebook a introduit pour les utilisateurs la possibilité de signaler les fausses informations, tandis que Google étudie le moyen de tenir compte de la fiabilité des pages dans le classement des résultats affichés à la suite d'une requête par mots-clés. Mais les études que nous avons menées ne nous poussent pas à être très optimistes quant à de telles solutions.

Probablement pour quelque temps encore, nos repas seront animés par des discussions enflammées sur le dernier complot mondial orchestré par les reptiliens, des extraterrestres d'apparence humaine qui seraient dissimulés parmi nous (et auxquels croient des millions d'Américains), ou sur les atouts d'un nouveau régime amaigrissant à base de café additionné de beurre et d'huile, qui fait fureur aux États-Unis. Ne faudrait-il pas cesser de parler de l'ère de l'information et parler plutôt de l'ère de la crédulité ? ■

■ BIBLIOGRAPHIE

M. Del Vicario *et al.*, *The spreading of misinformation online*, *PNAS*, vol. 113(3), pp. 554-559, 2016.

D. Mocanu *et al.*, *Collective attention in the age of (mis)information*, *Computers in Human Behavior*, vol. 51, pp. 1198-1204, 2015.

A. Bessi *et al.*, *Science vs conspiracy: Collective narratives in the age of misinformation*, *PLoS One*, vol. 10(2), e0118093, 2015.

A. Bessi *et al.*, *Trend of narratives in the age of misinformation*, *PLoS One*, vol. 10(8), e0134641, 2015.

A. Bessi *et al.*, *Social determinants of content selection in the age of (mis)information*, *Social Informatics*, Lecture Notes in Computer Science, vol. 8851, pp 259-268, 2014.